

Tric Trac
L'autre

Sommaire

Notre invité : Kim Doré

Hommage à Nerval et aux autres (inédit)	9
Le rayonnement des corps noirs (extrait)	10

L'autre

Lucia Carballo	15
-----------------------------	----

Émilie Dagenais

L'aut'folle	16
-------------------	----

Sarah Guertin

Vu et entendu	17
---------------------	----

Jean-Philippe Michaud

Le ramasseur d'hortensias	18
---------------------------------	----

Geneviève Rioux

Mes doigts	19
------------------	----

Alexandre Turcotte

Mélancolie montréalaise	20
-------------------------------	----

Christine Vallée-Vachon

L'intrus	21
----------------	----

Pour l'instant

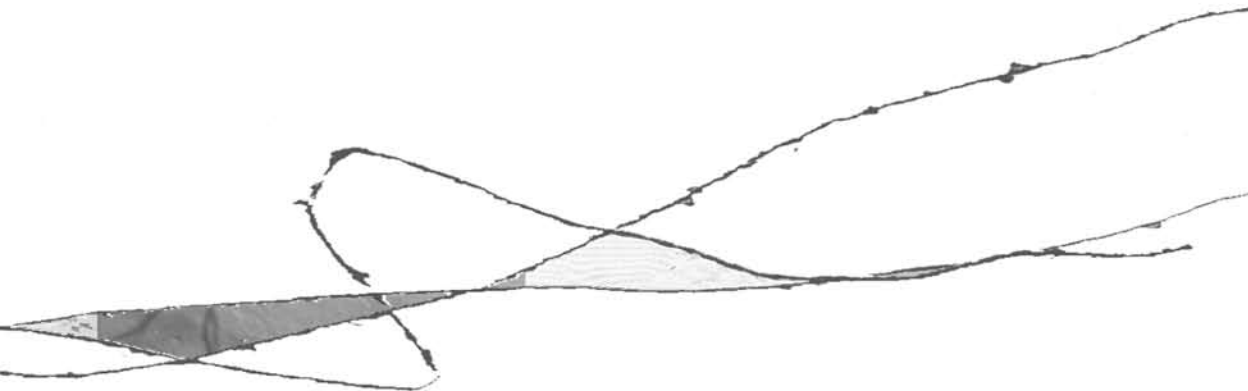
Anne-Philippe Beaulieu	25
-------------------------------------	----


Lucia Carballo

Éphémérité	26
------------------	----

PEUT-ON SAVOIR CE QUE CHARRIE LE VENT UNE
NUIT DE SOUFFLE PRÉCAIRE LE RUBAN COMME UN
DOS VALÉTUDINAIRE AU MUR FRACASSÉ FIERTÉ KIM
DORÉ QUITTE UNE ÎLE OÙ UN VOLCAN S'EST ROUVERT
QUITTE POUR MIEUX QUITTE À NE PAS SE RÉSIGNER LE
VENT QUANT À LUI EN SUBIRA LE SOUFFLE CUEILLEUR
PLACIDE EN PLEIN CENTRE VOLCAN DU SOUFFLE
AVEUGLE AUX ALÉAS DE FIGUES LES THÉORIES
ÉVIDEMMENT ÉPRISES DE TEMPÊTES ACCROISSENT
LES RISQUES D'UNE DOULEUR DANS L'AUTRE DEVANT

La rédaction





Notre invitée

Kim Doré



HOMMAGE À NERVAL ET AUX AUTRES (INÉDIT)

Tu dis que là-bas le volcan s'est rouvert
comme la misère s'étire avec la peau des autres
quelqu'un ou quelque chose ce n'est pas moi (je le jure)
ce corps en plein centre ni les bras ni les jambes
ce n'est même pas la guerre mais la suture brille un peu
dans la poussière tu dis que la distance épaissit le sang
les êtres et les choses (à qui) ce corps d'enfant
qui commence à tiédir au milieu du volcan
réveillé pour personne la douleur en premier
pour rien (du temps et de la cendre)
ce n'est pas moi qu'on enterre
et pourtant je saigne (faux)
dans l'intervalle
et à travers.

novembre 2007

LE RAYONNEMENT DES CORPS NOIRS (EXTRAIT)

En ce temps là on croyait les dieux
immenses et lourds dans l'espace
les plus tristes dessinaient leur tête
entre deux nuages s'agenouillaient
pour sauver du temps la machine
à voler et les cerfs-volants c'était ça
un désir à peine un rêve irrésolu
comme tout le monde j'attendais

la science de toi commence où je m'écroule
avec les théories et la peur d'être vide
un autre corps à vivre un dernier calcul
pour tout inverser du siècle et de l'art
je jure enfin de te donner mes ailes
avant que ne s'épuisent les pâles couleurs
du ciel où les hommes ont appris aux hommes
à ne pas disparaître à ne plus rien vouloir



évidemment que tu es né à l'envers
il tonne et je ne connais pas l'autre
façon de survivre la parole l'univers
c'est ta peau le grand soupir des oiseaux
empaillés c'est ton rire qui résonne
au fond des couloirs où toutes les mères
et une seule ont vu s'ouvrir la terre
en même temps que leur ventre

peut-on savoir ce que charrie le vent
plus besoin des anges ni de la guerre
maintenant que je t'ai vu naître
dans la vérité immédiate de mon amour
un long silence mathématique
m'a ouvert le cœur en même temps
que les cuisses j'ai la certitude
de t'avoir déjà vu quelque part

regarde-moi éprise de tempêtes
dans le même arbre que la mort
les sages auront tout essayé
pour que cessent l'automne et
ses rougeurs hélas il tonne
et à nouveau la tête éclate
en petites images à coller
la vérité pour une éternelle

civilise-moi j'en perd le souffle
haletante éternelle à la seconde
tandis que la poussière retombe
sur tous les noms que je t'invente
il y a un cœur dans l'engrenage
une caresse plantée dans la face
ronde du soleil et l'iris terrestre
pour fixer l'heure de la première bombe

je me suis trompée de syntaxe la vie élève
un animal avec les choses mourantes l'hiver
aussi est une preuve d'amour il s'agit de toi
un nouveau langage planté dans le thorax
les rigoles de sang sous la peau déroulée
de mon ventre autant de mots qu'il y a
d'expériences la vie invente un homme
pour expliquer l'attente et les ressuscités

je t'aime vois-tu comme on étouffe
avec toute ma bouche avec ma mort
quand tu dors la tête hors de l'eau
dehors les mots redeviennent humains
l'atmosphère s'étire et penchés sur toi
les dieux ne croient plus à rien dehors
c'est l'éternité qui commence avec
ses anges et ses plus beaux mensonges

peut-on survivre à l'invisible évidemment
que tu pleurais l'intrigue s'écrit partout
en filets de couleurs sur tes joues la vie
jusqu'à ma bouche qui ravale ses suicides
l'odeur de nuage aux doigts des chirurgiens
tout ça sous la brûlure d'un soleil durable
tout ça pour guérir immobile et passive
et presque naître à tout jamais



L'autre



Lucia Carballo

Je l'ai croisé l'autre jour. En me voyant de loin, il a traversé en trombe du côté opposé de la rue. Je lui ai fait signe de m'attendre. Il s'est posé devant moi sans que, de son visage, ne bouge un seul muscle. J'ai perçu l'outrage dans son regard. Mouillant de larmes le revers de ma main gauche, je l'ai embrassé. À ce moment-là, *elle* est apparue.

L'AUT'E FOLLE

Émilie Dagenais

«T'es qui toé ?
arrête d'me copier!
arrête de dire la même chose que moé !
tu vois pas qu't'as l'air folle ?
ah... laisse don'faire ! J'ai l'impression d'parler à une enfant !
en-té-cas... Quesses-tu viens faire dans 'place ?
tsé, y'a pas grand-chose icitte...
just' des mongols !!
mais tsé, ent'-toé pis moé,
y vont sûrement essayer d'te faire accroire que c'est toi la dérangée
mais écoute-les pas !
c'est eux les débiles !»

Écoute Éric, j'veux bien croire que t'es nouveau ici, mais c'est la troisième fois cette semaine que t'oublies de mettre le drap sur le miroir du corridor ! Regarde là, y'a déjà madame Belliveau devant, qui se parle toute seule. Bon, c'est correct pour cette fois encore, mais va la reconduire à sa chambre avant qu'elle se rende compte que son reflet lui répond pas... La dernière fois, elle a essayé de le défoncer à coups de tête.

VU ET ENTENDU

Sarah Guertin

Sa tête est morte d'angoisses écrites
faussement dites, mal argumentées.
Je marche et lui arrache
la rougeur de mon immortalité.
Sa tête est morte d'ennui
de mon regard blanc qui essuie les autres
posé sur la foule, sur le vide.
Il sent ma froideur, l'apprivoise.
Sa tête est morte de rire
d'un abandon chronique
piètre leçon trop souvent apprise.
Sa tête est morte d'espoir.

LE RAMASSEUR D'HORTENSIAS

Jean-Philippe Michaud

Sous la lune, à la pleine avancée de l'homme-fauve à molletière, je retrace l'ornière ébauchée. Chaque jour la même sous l'herbe foulée. Je suis ses déplacements nocturnes. Et de loin le distingue. Hortense, la fleur qu'il tend aux nuages. Ses bras sémaphores font un impénétrable message. Toujours distant, j'observe son singulier labeur. Panégyriste des pétales qui meurent.

MES DOIGTS

Geneviève Rioux

j'ai les doigts faits d'arbres
d'écorce
de corne
lorsque je tisse le matin
mes doigts sont verts,
figés dans un temps impétueux
ils se préparent à mourir
comme de petits soldats
de plomb et de verre

MÉLANCOLIE MONTRÉALAISE

Alexandre Turcotte

J'attends dans le wagon, qu'il quitte la station Berri-UQAM. Un aveugle entre dans le métro. Il s'assoit sur un banc. Un sourire éclaire sa figure aux yeux éteints. Autour de nous, des personnes amorphes et vides observent le sol, lisent un livre, un journal ou dorment. J'ouvre mon sac et en sors des feuilles mobiles. Je prends mon étui à crayons et en tire un Bic à encre bleue. J'écris des idées qui me passent par la tête, des phrases, des verbes, quelques mots. Après, je range mes feuilles, mon stylo dans mon étui et le tout dans mon sac. Je contemple l'aveugle à ma droite. Je passe en revue tous les gens présents : vieilles personnes, étudiants, adultes cravatés et adultes sans cravate. Mon regard se porte sur la personne assise un peu plus loin, à ma gauche. C'est une vieille dame : peau fripée, cheveux blanc frisés, veste de couleur pastel et canne à la main. Je n'ai rien contre les grand-mères, mais celle-là me regarde d'un air louche. Je la dévisage et elle en profite pour me faire un signe; elle désigne quelque chose sur le sol. Je penche la tête et vois un de mes stylos, celui à encre noire. Je regarde la vieille dame. Elle me sourit. Je lui rends son sourire et la remercie, ramasse mon Bic et le range. Autour de nous, les autres dorment, lisent, écoutent leur musique, ont le regard dans le vide, sont fatigués. Moi et la grand-mère avons le sourire aux lèvres. Comme le vieil aveugle à ma droite qui ne voit pas le monde.

L'INTRUS

Christine Vallée-Vachon

Assise sur son lit, le dos appuyé au mur, la petite Megan attend avec anxiété que la sonnette de la porte d'entrée retentisse. Elle n'arrive pas à lire le roman qu'elle a entre les mains, même si les aventures de *Marilou au Pôle Nord* la passionnent au plus haut point. Dans la salle de bain contiguë à sa chambre, sa mère achève de se préparer. Malgré le bruit du sèche-cheveux, Megan peut l'entendre chanter. Ainsi donc, sa mère se permet d'être de bonne humeur quand elle, sa fille, a du chagrin ? Megan sent sa gorge se nouer. Elle qui, normalement, prend plaisir à regarder sa mère se maquiller a, ce soir, toutes les raisons du monde de ne pas vouloir assister à ce spectacle. La colère et la peine envahissent son petit corps : sa mère l'a trahie. Dans quelques instants, l'homme qui la remplacera sonnera à la porte. Sa mère lui ouvrira, le fera entrer dans SA maison à elle, l'introduira sur SON territoire à elle... Ensuite... Ding dong ! Ça y est ! Le voilà ! Megan entend les talons hauts de sa mère claquer nerveusement sur le carrelage de la salle de bain. Sans doute est-elle devant le miroir en train de réajuster sa robe ou sa coiffure. Affolée, Megan quitte son lit et court se cacher dans la penderie. Sa mère ne la forcera pas à rencontrer cet homme ! Tapie dans l'obscurité, sous ses vêtements, l'enfant reste attentive à ce qui se passe à l'extérieur de sa chambre. Sa mère descend l'escalier, ouvre la porte. De joyeux éclats de voix se font entendre, puis se taisent, sans doute interrompus par un long baiser. Puis, son nom : « Megan ! Viens que je te présente ! » Sous le choc, la fillette reste immobile. Son cœur bat à toute allure. Elle ne descendra pas. Alors, sa mère montera l'escalier, entrera dans sa chambre et constatera sa disparition. Megan sera à nouveau (comme toujours) le centre d'attention. « Megan ! Ma chouette ! Est-ce que tu viens ? » Megan a envie de pleurer. Elle n'aime pas faire marcher sa mère, mais il est hors de question qu'elle rencontre cet étranger. Des larmes coulent silencieusement sur les joues de la fillette, qui s'efforce de ne pas respirer tandis que sa mère monte l'escalier pour venir la chercher. La porte de sa chambre s'entrebâille. « Megan ? » Silence. Des pas parcourent la pièce, puis se rapprochent de la penderie. Soudain, la lumière emplit les yeux de Megan et sa mère apparaît devant elle, dans toute sa splendeur. Elle lui tend les bras et Megan s'y jette avec fougue. Étourdie d'amour, l'enfant s'agrippe à la robe de celle qui représente son univers et hume passionnément son parfum... parfum mis pour séduire l'étranger. Entraînée par sa mère, Megan sort du placard. C'est là qu'elle le voit : cet homme, cet autre, cet intrus... Il est debout dans l'embrasement de la porte, en train de la regarder, un sourire accroché aux lèvres. Il est beau. Megan comprend dès lors qu'entre elle et sa mère, c'est la fin...



Pour l'instant

**Textes présentés pour le recueil
intercollégial de poésie**



Anne-Philippe Beaulieu

Les corps s'entassent dans les boîtes
Regarde-nous vieillir
Forger mon écorce pour le reste du monde

Constate
Plus rien ne m'emplit
Ni ne sort de moi
Quand le soleil dans le haut du ciel
Brûle mes souffles fatigués

Regarde-moi sourire jaune
Lever des palissades pour mieux mourir
Dire bonjour quand la nuit c'est moi

Regarde-moi vieillir
Sans toi
Sans nous
Deux bonhommes allumettes
Deux réglisses rouges grignotées

Tiens ma main comme un enfant
J'ai une rue plus grande qu'une ville
À traverser les yeux fermés

ÉPHÉMÉRITÉ

Lucia Carballo

je ne t'atteins jamais
éparse que tu es
tout en toi se diffracte
mon corps en attente
je ne te demande rien

je te regarde trépide
lueurs d'un lourd sommeil
tu emportes ce qui t'entoure
je te désire lointain
prenant entre mes doigts
les cendres que ton passage soulève
et c'est de toi ce qui me reste
dans ta présence éphémère

tu es ce qui vit et meurt
tu es le vide que je serre
en me laissant tomber

